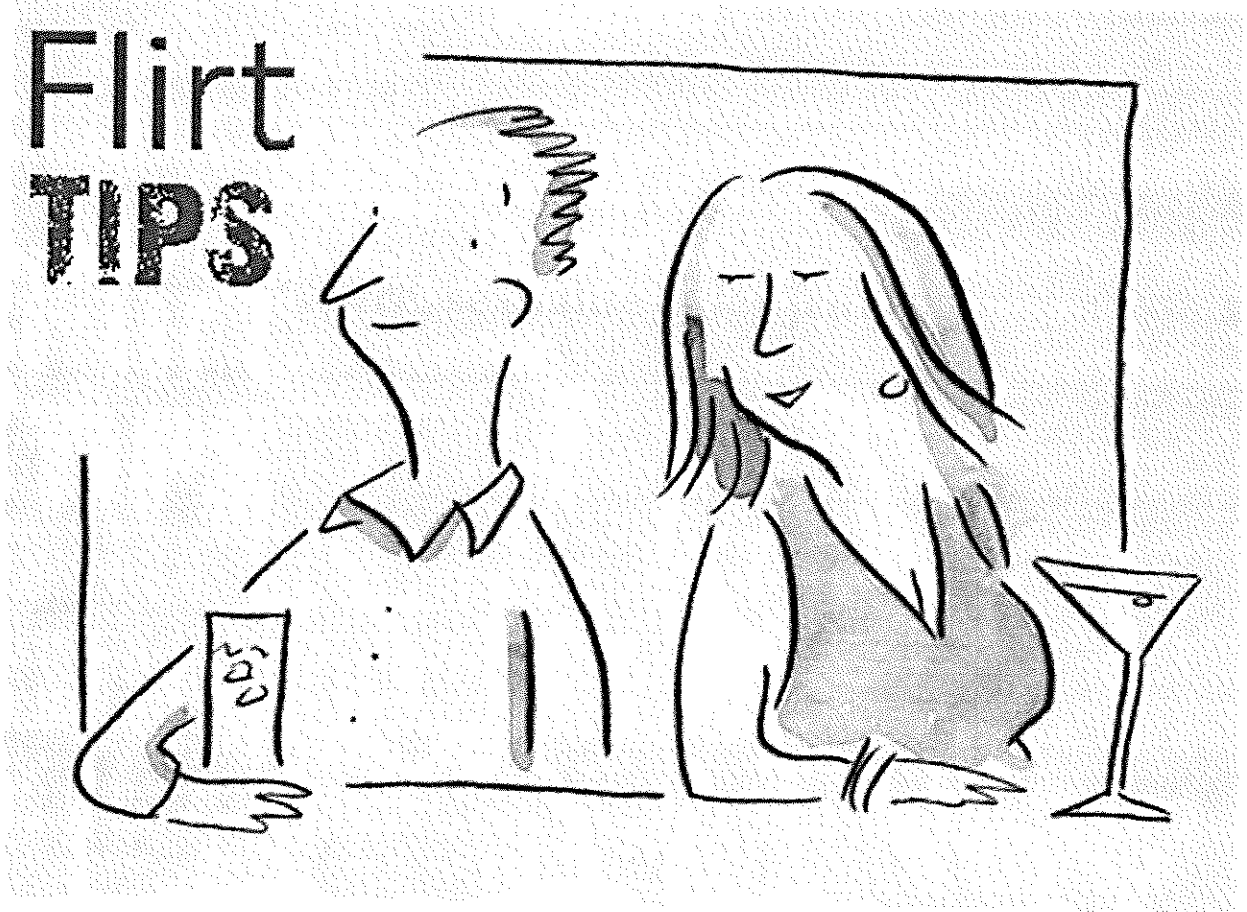


Genre, sexualité et les jeunes

19-26 avril 2016



CICHELLI Vincenzo & ANDRIEU Bernard, « Les jeunes et leur rapport au corps » in ROUDET Bernard, *Les jeunes en France*, Presse de l'Université Laval, 2009, pp.147-161.

« Le temps des initiations » in BECK François, MAILLOCHON Florence, OBRADOVIC Ivana, *Adolescences ? comprendre vite et mieux*, Eds. Belin, 2014, pp.54-61.

prix de ce détour, les travaux des sociologues du corps juvénile trouveront leur pleine intelligibilité.

LES LIMITES DE LA SOCIOLOGIE DU CORPS

Une reconstruction de la façon dont la sociologie a traité en France la thématique du corps ne peut faire l'économie de mettre en évidence quelques apories majeures.

Primo, on sait que le corps est un objet d'étude difficile à caractériser, n'étant assimilable ni à une pratique, ni à une institution, encore moins à un groupe particulier (Duret et Roussel, 2003 ; Kitabki et Hanifi, 2003). Si en 1983 Jean-Michel Berthelot (1983) attribuait à la sociologie du corps le projet ambitieux d'étudier toutes les situations où il était mis en jeu, force est de constater que, vingt ans après, ce programme n'a pu être réalisé. La conscience que l'objet d'étude n'est pas le corps lui-même, mais l'usage qu'en font les acteurs sociaux ne suffit pas à résoudre la difficulté relative à la définition de ce qui relève de la discipline.

Secundo, la présence de pratiques et discours scientifiques portant sur le corps (produits par la médecine, la génétique et la biologie), de débats sociaux (sur le bien-être et les soins du corps, sur sa libération, sur les questions de bio-éthique, sur les frontières de plus en plus poreuses entre l'organique et le mécanique), finit par rendre le corps omniprésent. Nous sommes devant un champ très vaste: support nécessaire de toutes les activités de l'individu, le corps est présent dans les interactions avec autrui, dans le travail, le sport, la santé, mais aussi dans des pratiques plus personnelles, voire intimes, telles l'hygiène, l'alimentation ou la sexualité (Detrez, 2002).

Tertio, la diffusion des jeux vidéo individuels et en réseau, les communications virtuelles, le développement de la cybernétique soulèvent la question du rapport entre la matérialité du corps et l'identité personnelle, l'individu pouvant ainsi porter des masques et des pseudonymes virtuels, multiples, changeants (Auray, 2005). Il ne s'agit pas seulement de mettre au point des techniques d'enquête aptes à saisir ces aspects, mais surtout de comprendre quels rapports entre le réel et le virtuel sont en train d'émerger.

Quarto, le corps est prisonnier d'un cercle théorique: le corps devient une évidence naturelle par un long processus d'incorporation de normes, de savoirs, d'attitudes, de conduites. Une fois achevée, la socialisation transfigure les aspects les plus sociaux et culturels du corps en les naturalisant (Le Breton, 1985). Cet élément renvoie à des débats irrésolus sur la

dialectique entre la liberté individuelle et la coercition collective. La sociologie du corps pourrait alors courir le risque de ne pas se construire par ses propres moyens, de rester à la marge de champs déjà constitués (tels la sociologie de la domination symbolique, de la modernité, de l'interaction, de la santé, de l'imaginaire) et surtout de donner le sentiment de ressasser de vieux débats.

Malgré ces difficultés épistémologiques, les études sur le corps ont connu un essor remarquable en France au cours des dernières années. On pourrait prendre à témoin la publication d'un dictionnaire interdisciplinaire (Andrieu, 2006), d'anthologies (Darmon et Detrez, 2005), d'ouvrages collectifs (Ciosi-Houcke et Pierre (dir.), 2003; Bromberger *et al.*, 2005), de manuels (Le Breton, 1992; Detrez, 2002; Duret et Roussel, 2003), d'ouvrages historiques (Corbin, Courtine et Vigarello (dir.), 2005-2006). Ajoutons l'organisation de nombreux séminaires et colloques, la constitution de groupes de recherche et de laboratoires et la création d'une revue et d'une collection d'ouvrages³.

TROIS PARADOXES DU CORPS

L'étude du corps des jeunes comporte les mêmes difficultés auxquelles on doit faire face lorsque l'on se penche sur d'autres groupes d'âge. Il convient alors de s'arrêter sur quelques paradoxes qui se présentent à l'observateur.

Entre liberté individuelle et norme collective. Le premier paradoxe renvoie à la coprésence d'une plus grande liberté dans l'usage du corps et d'une normativité qui n'est pas moins diffuse qu'auparavant. Au cours du siècle dernier a été achevée cette longue séparation entre le sujet et le cosmos, absente par ailleurs dans d'autres cultures, qui a fait du corps le lieu emblématique de la possibilité de disposer de soi (Le Breton, 2000). Pourtant, on courrait le risque de se fourvoyer si l'on concluait que les normes qui gèrent les corps ont disparu. En effet, la libération concerne d'abord les corps aux formes impeccables, qui suivent scrupuleusement les canons de l'esthétique corporelle. Par ailleurs, si la liberté de se dénuder est universellement offerte à tous, tout le monde n'y recourt pas. La plage en fournit le meilleur exemple, car elle est considérée comme un espace ouvert, permissif. Bronzer les seins nus est tellement répandu que

3. *Corps. Revue Interdisciplinaire* est dirigée par Bernard Andrieu et Gilles Boëtsch. La collection, publiée aux PUF, s'appelle *Pratiques physiques et société*.

les interviewés de l'enquête menée par Jean-Claude Kaufmann (1995) s'étonnent quelque peu qu'on les interroge sur ce sujet. Pourtant, l'analyse révèle toute la complexité de la décision qui conduit une femme à enlever son haut ou à enrouler sur sa taille son maillot de bain. Contrairement aux apparences, ce choix suit des codes très précis. La liberté qu'une femme en maillot de bain s'autorise en montrant son corps dépend de son âge, des dimensions et de la forme de ses seins, du type de regard masculin qu'elle rencontre, du type de lien qu'elle entretient avec les hommes à proximité. Il est socialement admis que les femmes aient le droit de faire ce qu'elles souhaitent de leur corps, mais à la condition qu'elles puissent user de cette faculté de façon non ostentatoire, vulgaire ou excessive. Être à l'aise dans son corps, y compris à l'aide d'une présence masculine discrète, à la limite indifférente au potentiel érotique du corps féminin, voici le résultat d'une interaction et d'une socialisation qui lie l'autonomie féminine au regard normatif masculin (Kaufmann, 2005).

L'exemple de la plage montre qu'une plus grande liberté confronte davantage les individus à leur responsabilité. Les choix réalisés requièrent une évaluation rassurante qui exclut d'emblée l'anormalité, nos sociétés individualistes et démocratiques étant devenues d'immenses machines à fabriquer la normalité. Plus les individus multiplient leur possibilité de choix, en quelque domaine que ce soit, plus l'angoisse normative devient présente (Kaufmann, 2005). Ce phénomène a été observé dans une enquête réalisée sur des femmes qui pratiquent des sports considérés comme plutôt masculins (le *body building* par exemple), ce qui peut les exposer à des jugements critiques de leurs proches, amis ou collègues (Duret et Roussel, 2003). Elles doivent alors justifier à elles-mêmes et aux autres les raisons de leur choix, lever le soupçon d'un manque de féminité (Pagès, 2001). Plus les normes semblent s'estomper, plus les individus ont la liberté d'exposer leur corps, plus ils se posent des questions sur leur conformité aux normes.

Le culte du corps, entre performance et intimité. D'autres éléments renvoyant à la tension entre l'autonomie et le contrôle social montrent qu'une indéniable liberté de disposer de soi peut impliquer de nouvelles formes d'asservissement. L'essor du culte du corps se donne à voir par les recours massifs à la chirurgie plastique et esthétique, l'importance des modes vestimentaires, l'usage de cosmétiques et parfums, la diffusion du sport et des régimes alimentaires. On pourrait même parler du devoir individuel hautement intériorisé d'atteindre un canon corporel. Mais une plus grande généralisation de l'injonction d'avoir un corps conforme va de pair avec la nécessité pour l'individu de rechercher sa propre originalité, par l'intermédiaire de programmes personnalisés. C'est ce qui se passe avec

le *fitness*. Le programme suivi par les participants doit être nécessairement personnalisé de façon à ce que chacun d'entre eux ait le sentiment de se distinguer de tous les autres, tout en poursuivant la même activité. Aussi le corps doit-il s'entraîner pour devenir ce qu'on lui demande d'être, c'est-à-dire conforme à des idéaux esthétiques partagés, tout en étant différent de tous les autres (Vigarello, 2006). On observe alors dans le domaine du corps l'importance du modèle social de la performance (Ehrenberg, 1991).

Pourtant, la quête de la personnalisation du corps ne saurait être seulement considérée comme la conséquence de l'obligation de la réussite personnelle à tout prix. D'autres auteurs remarquent que le corps est devenu au cours du siècle dernier un « trait naturel de l'identité et de l'intimité » (Vigarello, 2006). Le yoga, l'ostéopathie, la sophrologie et d'autres thérapies corporelles et techniques de relaxation sont les signes que la connaissance du corps correspond à une forme d'exploration de soi. Le corps est aujourd'hui également un vecteur de l'intimité, une source de plaisir, son soin correspond bien à l'idée de la poursuite d'un bien-être psychophysique (Kitabki et Hanifi, 2003).

Corps malléable, corps coriace. La personnalisation du corps a toutefois ses limites. On ne peut pas entièrement se dépouiller des caractéristiques de son corps (tout du moins en ce qui concerne la couleur de sa peau, sa taille, ses empreintes digitales, son code génétique). Certes, l'ingénierie génétique, la chirurgie plastique montrent jusqu'où on peut intervenir pour remplacer des parties du corps par des prothèses mécaniques, pour transplanter des organes. Pourtant, il est tout aussi vrai qu'il existe des limites infranchissables qui ne sont pas seulement de nature technique. Si le corps devient un élément fort de l'identité individuelle, toute modification demande un important travail réflexif de l'acteur social. Comment incorporer les changements? Jusqu'à quel point peut-on changer? Est-il possible de changer son corps à loisir? Combien de fois peut-on changer de sexe?

De nombreuses recherches continuent d'indiquer une certaine « hystérésis » du corps. Muriel Darmon et Christine Detrez (2004) soulignent bien que le corps est à la fois plus malléable et plus coriace. La résistance offerte par le corps a été étudiée dans une optique sociologique attentive aux mécanismes de reproduction des inégalités sociales, étant donné que les corps réfractaires au contrôle corporel se trouvent surtout chez les individus appartenant aux classes populaires. En revanche, c'est en haut de la hiérarchie sociale qu'on compte le plus d'adeptes des régimes, thérapies et autres formes de soucis de soi associés à une conception du corps comme un « capital santé » à entretenir. Le poids, la ligne ne connaissent-ils pas une

forte variation selon les catégories socioprofessionnelles? En outre, malgré tous les efforts pour lutter contre le surpoids, ce dernier est en train de devenir un problème épineux de santé publique. Les corps sociaux sont moins réactifs qu'on ne le pense.

LE CORPS JUVÉNILE

Parmi les raisons qui justifient l'intérêt d'une étude du corps pendant l'adolescence, il y en a deux sur lesquelles s'est récemment arrêté David Le Breton (2005).

Il s'agit tout d'abord de l'idée que le corps peut mieux que d'autres objets d'étude nous aider à comprendre la permanence et le changement de l'identité. Pendant l'adolescence, cet élément acquiert une importance capitale en raison du fait que, malgré ses transformations parfois inquiétantes, le corps reste la seule permanence qui relie les adolescents à eux-mêmes, c'est un repère fort dans le temps qui passe. Ensuite, le corps revêt chez les jeunes une signification particulière en matière de transmission ou de rupture entre les générations. Il permet aux jeunes de voir s'ils ressemblent à leurs parents ou s'ils se distinguent d'eux. Ce double mécanisme de proximité et de distance s'observe également dans le groupe des pairs, le corps étant dans le cas des relations inter ou intragénérationnelles un objet qui appartient seulement à soi, une frontière entre les autres et soi-même, mais aussi un élément qui relie l'individu aux autres.

Ajoutons à ces remarques de Le Breton le fait que le corps peut être envisagé aussi bien comme un indicateur fort des risques encourus par les jeunes pour donner un sens à leur vie que comme un observatoire de la création de leurs projets personnels. Les travaux dont on rendra compte s'intéressent aux expressions livrées par le corps, ils montrent que les jeunes peuvent y recourir comme supports de « projets corporels » (Shilling, 1993).

Risques et marques corporels. Dans l'introduction à un livre collectif sur les risques encourus par les adolescents, David Le Breton (2002) affirme que ces derniers sont « entrés depuis une dizaine d'années dans une crise durable ». Ils vont mal à cause du brouillage des repères normatifs caractérisant le monde moderne, désordre qui rend malaisée la transmission des valeurs entre les générations. Des institutions comme l'école et la famille sont en crise, l'éducation des enfants pose problème. Cette référence à la prétendue nouveauté de certains comportements juvéniles est à la base de

bien des discours alarmistes sur la jeunesse (Mucchielli, 2004). À partir de ce constat de généralisation de la désorganisation sociale, on accuse, depuis fort longtemps, les parents de démission parentale (Cicchelli, 2001) et on pointe l'index sur les défauts de l'autorité dans l'enceinte scolaire. Quant à la crainte représentée par l'éloignement des générations, elle a alimenté tout un pan de la littérature sociologique américaine dans les années 1950 et 1960.

Malgré ces remarques sur l'éternel retour des discours sur le lien entre la déviance et la socialisation, les analyses de David Le Breton s'avèrent stimulantes. Les risques auxquels s'exposent les jeunes dans un corps à corps avec le monde qui les entoure renvoient à ce long parcours vers l'âge adulte qui se réalise dans une société où les rites de passage d'un âge à l'autre se sont raréfiés. L'absence même de rituels forts signifie la disparition d'éléments structurants, capables de dire et de marquer les limites. Si les institutions perdent leur force d'agrégation et de prescription, l'individu est obligé de se borner lui-même. Pour cet auteur, s'exposer délibérément à des risques signifie donc frôler le seuil et revenir de cette épreuve avec plus de certitudes. Risquer représente pour l'adolescent une façon de dissiper des doutes, d'obtenir des réponses que les adultes ne savent donner. Il s'agit en quelque sorte d'une quête de sens dans une société qui n'offre plus de certitudes. Aussi éprouvante et dangereuse soit-elle (elle peut en effet produire des blessures, des mutilations ou conduire même à la mort du sujet), cette quête est positive dans la mesure où elle inaugure un chemin vers l'autonomie et éloigne ce repli sur soi pouvant conduire à un suicide.

Une deuxième perspective d'analyse du corps permet de comprendre sa fonction de césure ou de contact à l'égard du monde des adultes. Les marques corporelles constituent alors un objet d'observation privilégié. Rappelons tout d'abord les types les plus importants de marques. Au-delà des bien connus *piercing* et tatouages, signalons le *stretching* qui consiste à élargir le trou causé par le *piercing* afin d'y introduire une pièce métallique plus volumineuse ; le *cutting* est une incision sur la peau de dessins formés par des cicatrices causées par un scalpel, un bistouri ou d'autres outils ; le *branding* est une cicatrice dessinée à l'aide d'un fer rouge ou par le laser pour former un relief sur la peau ; le *burning* est obtenu grâce à des brûlures dont les effets sont grossis par l'usage de l'encre ou d'autres pigments (Le Breton, 2005).

Ces différentes formes d'incisions épidermiques ont déjà existé. On sait qu'elles sont répandues dans les cultures traditionnelles ou dans certaines sous-cultures occidentales contemporaines, considérées comme marginales

ou déviantes. En revanche, leur diffusion chez les jeunes au cours des vingt dernières années est un phénomène inédit aussi bien pour son extension que pour ses significations. Si dans certaines sociétés archaïques marquer son corps signifie essentiellement abolir sa propre individualité, affirmer son appartenance à la communauté, c'est bien le contraire dans les sociétés contemporaines. Certes, ces pratiques s'inscrivent dans une forte nostalgie de fusion cosmique, mais elles sont totalement étrangères à tout mythe fondateur ou à toute signification qui transcendent le sujet qui les accomplit. Elles ne renvoient nullement à une religion, mais plutôt à une « mythologie personnelle » (Le Breton, 2005 : 105). On se heurte ici à un dosage complexe entre une recherche d'originalité et une forme de mimétisme, étant donné que la marque corporelle est chez les jeunes une façon de s'inscrire de façon personnelle dans le monde collectif. Ces pratiques manifestent le souhait que le corps appartienne enfin à son sujet. Dans ce domaine aussi, la réflexivité qui caractérise les sociétés contemporaines semble intervenir massivement, le corps devenant une partie de soi à la condition qu'il soit plié à ses propres exigences, goûts et projets. Il s'agit en effet d'initiatives qui sont la plupart du temps le fruit d'une réflexion, surtout dans les cas de transformations irréversibles, de marques inaltérables. Dans une société élective, la marque corporelle peut représenter une forme de fidélité à soi-même qui résiste au temps, au risque d'un impossible retour en arrière.

Marquer son corps signifie à la fois devenir différent de tous les autres, par la créativité infinie que ces marques offrent, mais peut vouloir également indiquer l'appartenance du sujet à une sous-culture, orientée parfois vers la protestation et la contestation des valeurs des adultes (Ferreira, 2007). Pour ceux qui choisissent de marquer leur corps, tout en évitant une forte affiliation à une sous-culture, le regard des pairs est tout aussi important, car il les rassure sur la pertinence de leur acte, il leur fournit un ensemble de justifications plausibles étant donné que ces pratiques, bien que répandues, semblent être encore considérées comme transgressives par les adultes. Pour cette raison, l'usage des marques est tactique : il arrive que le *piercing* soit enlevé ou la marque dissimulée, pour autant que cela soit possible, en fonction des scènes sociales et des interlocuteurs.

Marqueur de l'âge et indicateur de calendriers sociaux. On peut également observer la construction d'un soi autonome au sein des relations intergénérationnelles, lorsque l'on étudie les façons dont les jeunes intériorisent les codes vestimentaires. L'habillement témoigne d'un mécanisme évident de différenciation des parents, mais aussi du fait que ces derniers, la mère surtout, restent dans de nombreuses situations des interlocuteurs,

voire des modèles avec lesquels se confronter⁴. Il semble que les adultes soient dans ce domaine un repère plus important qu'on ne le croit. C'est ce que l'on déduit de l'existence d'un calendrier social qui indique de façon explicite l'âge minimum pour porter certains vêtements, surtout ceux qui font du corps féminin un objet de désir. Mais les calendriers indiquent également l'âge maximum auquel il est permis de porter certains vêtements, car, contrairement à certains discours sur le phénomène du « juvénilisme », l'habillement reste pour partie encore lié à l'âge et au corps du sujet.

Le rapport que les jeunes filles construisent au corps est structuré par les représentations qu'elles ont des âges de la vie : elles se situent entre l'enfance (qu'elles considèrent rétrospectivement comme un âge nullement régi par des critères esthétiques personnels) et l'âge adulte (pendant lequel le corps des femmes fait l'objet d'attentions plus sophistiquées d'après les interviewées) (Mardon, 2006). Pendant l'enfance, les petites filles font l'objet d'une socialisation visant à leur transmettre un cadre général qui établit les limites de l'habillement et de la coiffure d'abord, du maquillage et de la parure ensuite. Cette socialisation se réalise au départ au sein de la famille, pour être peu à peu complétée par les médias et les pairs. Les modèles proposés par les médias peuvent parfois entrer en concurrence avec les modèles familiaux pour la définition du « bon âge », pour le recours aux techniques d'esthétisation du corps. Parmi d'autres moyens de diffusion des normes esthétiques, signalons les émissions de télévision qui accueillent sur leur plateau des stars de la chanson ou du cinéma (telles la Star Académie), les hebdomadaires ou les mensuels qui s'adressent aux plus jeunes et qui permettent de collectionner des photos ou des posters des idoles du moment, ou les sites Internet consacrés à ces derniers. Comme le fait justement remarquer Martine Court (2005), les modèles féminins proposés aux petites filles par ces canaux sont fortement connotés sur le plan érotique, se réfèrent à des corps de femmes plus âgées que la moyenne du public auquel ils se destinent.

L'autre grande instance de socialisation est formée par le groupe des pairs. D'ailleurs, c'est souvent grâce aux amies que les petites filles découvrent un chanteur ou une chanteuse, deviennent éventuellement leur fan, ou commencent à lire des revues de mode sur les célébrités, font la collection de poster ou échangent leurs photos. Les pairs jouent un rôle qui finit par

4. Sur l'importance des parents dans la dialectique autonomie/dépendance qui caractérise le long passage à l'âge adulte, voir Singly (2006) pour les adolescents, Cicchelli (2001) pour les jeunes adultes.

relativiser (sans pour autant complètement l'annuler) le caractère prescriptif des canons esthétiques exprimé dans leurs familles.

Une telle concurrence entre les différentes instances de socialisation est la toile de fond sur laquelle se détachent les comportements individuels. Ces derniers oscillent entre une adhésion aux modèles familiaux, leur rejet, une combinaison entre ces derniers et ceux qui sont proposés par les pairs ou le *star system*. On découvre dans une enquête (Courteille, 2001) que si pendant l'enfance les vêtements des petites filles portent les signes de leur appartenance familiale – « ce sont des vêtements de petites filles », comme l'affirment les interviewées qui se définissent déjà comme des « adolescentes » –, à la puberté les choses évoluent peu, les changements physiques s'inscrivant encore très peu dans les habits. Ensuite, deux cas se présentent. Dans le premier, les jeunes filles deviennent plus féminines. Elles répondent ainsi à une invitation, plus ou moins explicite, adressée par leur mère qui accompagne et désigne la maturation sexuelle de leur fille : les changements pubertaires plus visibles s'inscrivent dans une logique et une temporalité familiales, les adolescentes auront le temps de s'adapter ensuite au style proposé par leurs pairs. Dans le second cas, les jeunes filles présentent le changement de style vestimentaire comme une décision très personnelle : les nouveaux choix s'inscrivent alors dans une logique et une temporalité internes à la jeunesse, leur style rappelle en grande partie celui du groupe de filles qu'elles fréquentent. Les jeunes filles s'habillent de façon « classique », mot qui dans leur vocabulaire signifie qu'elles portent un habillement typique de leur âge, un peu passe-partout. Dans tous les cas, l'apprentissage des pratiques esthétiques est semé d'embûches, constellé de doutes, de réticences et de retours en arrière. Les parures le témoignent bien, elles sont tantôt arborées avec aisance, tantôt portées avec réticence sinon carrément dissimulées à des yeux indiscrets et trop inquisiteurs (Mardon, 2006).

Le ludique dans l'espace public. Le corps juvénile est aussi un analyseur du rapport avec la dimension ludique. Au cours des dernières années, différentes études ont été menées sur l'occupation de l'espace public par les jeunes : elles ont mis en évidence l'importance que le corps a prise dans ce domaine. L'exploration de l'espace urbain par les jeunes est un élément remarquable de leur autonomisation vis-à-vis de leur famille (Singly, 2002). Il représente également l'apprentissage des codes de bonne conduite dans des lieux régis par l'anonymat, qu'on traverse souvent avec le confort des pairs remplaçant peu à peu les parents. Les lieux visités sont souvent les grands centres commerciaux, en particulier les magasins d'articles sportifs, de produits *hi-tech* (téléphones portables, baladeurs et lecteurs de son et images, consoles de jeux vidéo, etc.) ou de produits culturels tels les CD, les

bandes dessinées, les DVD, ou les grandes chaînes de *fast food*. Les jeunes fréquentent les places, squares, parvis ou les extérieurs de grands bâtiments publics en tant que lieux de réunion où ils s'adonnent à des activités ludiques qu'ils ne peuvent pratiquer dans les centres de consommation évoqués. La fréquentation de ces lieux ne remplit pas seulement la fonction d'une initiation à la connaissance des espaces et des lieux de sociabilités citadins, mais permet également d'activer une compétition ludique au moyen d'activités telles le *skateboard* (Calogirou et Touche, 1987). La justification donnée par les jeunes à leur occupation abusive des espaces publics citadins est toujours la même : les lieux institutionnellement prévus pour ce genre de manifestations sont inexistantes ou alors peu accessibles (Bordes et Fofana, 2004).

C'est sans doute au cours des dernières années que les sociologues se sont intéressés au corps juvénile comme moyen d'expression de cultures urbaines. Les graffitis, l'écoute musicale en groupe et les *street dances* sont considérés comme une invention culturelle des jeunes des banlieues des grands centres urbains contemporains (Boucher et Vulbeau, 2003). Ces pratiques renvoient à des cultures urbaines, exprimées par le corps, qui ne sont pas la conséquence de cultures déviantes. Plus que dans les années du *rock and roll* ou de la contestation, l'enjeu est ici la capacité des adultes de faire une place à la diversité culturelle, étant donné que l'ancienne crainte d'une fracture entre les générations est aujourd'hui amplifiée par celle d'une séparation ethnique, allant jusqu'à un affrontement entre les civilisations. Si dans les faits elle est multiethnique, la société française contemporaine est traversée par quelques craintes à l'égard de la jeunesse des classes populaires d'origine étrangère⁵.

Dans cette perspective s'inscrivent les recherches sur les pratiques corporelles qui se réfèrent à la culture hip-hop (Fofana, 2003). Toutes les pratiques qui renvoient à la culture hip-hop se fondent sur le défi, sur la confrontation par une performance artistique, dans des contextes sociaux où le corps devient pour les jeunes l'une des rares ressources nécessaires à une certaine estime de soi (Lepoutre, 2001). Arrêtons-nous sur l'exemple des *battles*, défi que les jeunes se lancent au cours de danses qui demandent de grandes habiletés corporelles. Tour à tour, sans ordre préétabli, un danseur rentre dans le cercle formé par d'autres jeunes et accomplit sa performance sous les yeux de tous. L'exhibition terminée, il sort du cercle, est remplacé par un autre participant, et ainsi de suite. Il existe des défis individuels et des défis en équipe, qui sont régis dans tous les cas par des codes. De véritables

5. Comme nous l'avons vu à propos des dernières violences urbaines. Voir Cicchelli, Galland, de Maillard et Misset (2007).

tournois sont organisés, y compris de niveau international, au cours desquels les règles préfixées permettent de dépasser les barrières linguistiques. Ces joutes, et on pourrait y ajouter les sports de rue (Vieille-Marchiset, 2001), mettent en scène de hautes performances physiques évaluées par des pairs se présentant comme un public accrédité à juger les exploits des individus ou des équipes concurrents. On peut considérer ces épreuves comme des manifestations des sociabilités qu'entretiennent des jeunes engagés dans une même pratique corporelle partageant un même code culturel (Fofana, 2003).

CONCLUSIONS

En raison du caractère intrinsèquement ambigu, dual, paradoxal du corps, les enquêtes présentées dans ce chapitre essaient, chacune à sa façon, de dépasser l'opposition entre l'individu et le collectif. Les pratiques de célébration d'un soi souverain ne sont pas contradictoires avec les fortes contraintes que l'individu s'impose. Si le corps est le lieu où s'exercent les formes les plus subtiles d'exercice du pouvoir, il permet aussi le déploiement de résistances et d'indocilités. Quant au dépassement de soi, il est tout aussi ambivalent: on le remarque aussi bien dans ses formes les plus magnifiées, telles le sport, que dans ses formes les plus déplorées, telles l'anorexie (Darmon, 2003). Plus que jamais responsable du souci de soi, l'individu est persuadé d'avoir le corps qu'il mérite. La libération du corps serait alors l'une des conséquences historiques du processus de civilisation esquissé par Elias: les contraintes deviennent des autocontraintes, exacerbées par le fait qu'Ego est toujours sous le regard d'Autrui dont il s'attend, sans en avoir la certitude, à des formes de reconnaissance. Chez les jeunes, l'importance du regard des autres à l'égard de la « normalité » de leur corps peut prendre une telle importance (Marlière, 2005) que les jugements sur leur *look*, leur taille et leur poids constituent des éléments majeurs des formes d'ostracisme dont ils se plaignent (Galland, 2006).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Andrieu, Bernard (dir.) (2006), *Dictionnaire du corps en Sciences Humaines et Sociales*, Paris, Éditions du CNRS.
- Andrieu, Bernard, et Vincenzo Cicchelli (2006), « Corpo e gioventù nella sociologia francese », *Sociologia e politiche sociali*, numéro spécial, *Corpo e identità di gender*, vol. 9, n° 3: 111-129.

- Auray, Nicolas (2005), « Entre écriture et image. Les avatars dans les jeux en ligne », dans Emmanuel Souchier, Jack Goody et Bernard Marey (dir.), *L'image sosie. L'original et son double. Actes du 1^{er} colloque international Icône-Image*, juillet 2004.
- Berthelot, Jean-Michel (1983), « Corps et société. Problèmes méthodologiques posés par une approche sociologique du corps », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXIV : 119-132.
- Bordes, Véronique, et Dieynébou Fofana (2004), « Acteurs du hip-hop et institutions. Entre conflit et négociation », *Informations sociales*, n° 119 : 102-107.
- Boucher, Manuel, et Alain Vulbeau (dir.) (2003), *Émergences culturelles et jeunes-populaires. Turbulences ou médiations?*, Paris, L'Harmattan-INJEP, coll. « Débats Jeunes ».
- Bromberger, Christian, et al. (2005), *Un corps pour soi*, Paris, PUF.
- Calogirou, Claire, et Marc Touche (1987), « Le skateboard. Une pratique sportive, ludique et de liberté », dans *Hommes et Migrations*, n° 1226 : 33-43.
- Cicchelli, Vincenzo (2001), *La construction de l'autonomie*, Paris, PUF.
- _____ (2006), « Jeunesse », dans Bernard Andrieu (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, Éditions du CNRS : 278-279.
- Cicchelli, Vincenzo, Catherine Pugeault-Cicchelli et Maurizio Merico (2002), *Les mots pour le dire. Généalogie des catégories d'adolescence et de jeunesse aux États-Unis, en Grande Bretagne, en France et en Italie (1940-2000)*, rapport pour la CNAF.
- Cicchelli, Vincenzo, Olivier Galland, Jacques de Maillard et Séverine Misser (2007), « Les jeunes émeutiers de novembre 2005. Retour sur le terrain », *Le Débat*, n° 145 : 165-181.
- Ciosi-Houcke, Laura, et Pierre Magali (dir.) (2003), *Le corps sans dessus dessous. Regard des sciences sociales sur le corps*, Paris, L'Harmattan.
- Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.) (2005-2006), *Histoire du corps*, Paris, Seuil.
- Court, Martine (2005), « Ce n'est pas de son âge » : la contradiction entre les définitions parentales, enfantines et médiatiques du « bon âge » pour assumer une apparence sexuée, Communication au colloque « Pertinence et impertinence des catégories d'âge contemporaines », 30-31 mai 2005, Paris, CEMS-EHESS.
- Courteille, Myriam (2001), « Comment naissent les jeunes filles? Changer de corps et être soi à l'adolescence », *Dialogue*, n° 153 : 11-20.
- Darmon, Muriel (2003), *Devenir anorexique*, Paris, La Découverte.
- Darmon, Muriel, et Christine Detrez (dir.) (2004), *Corps et société*, Paris, La Documentation française.
- Detrez, Christine (2002), *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil.

- Duret, Pascal, et Peggy Roussel (2003), *Le corps et ses sociologies*, Paris, Nathan.
- Ehrenberg, Alain (1991), *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.
- Ferreira, Vitor Sergio (2007), « La politique peut-elle s'inscrire sur le corps? *Body Piercing* et tatouage, entre expression et résistance d'un style de vie », dans Marc Breviglieri et Vincenzo Cicchelli (dir.), *Adolescences Méditerranéennes. L'espace public à petits pas*, L'Harmattan-INJEP, coll. « Débats Jeunesses » : 95-111.
- Fofana, Dieynébou (2003), *Les « battles » de danse hip-hop. Un cercle de sociabilités juvéniles*, dans Manuel Boucher et Alain Vulbeau (dir.), *Émergences culturelles et jeunesse populaires*, Paris, L'Harmattan-INJEP, coll. « Débats Jeunesses » : 315-323.
- Galland, Olivier (2006), « Jeunes : la stigmatisation des apparences », *Économie et statistique*, n° 393-394 : 151-183.
- Kaufmann, Jean-Claude (1995), *Corps de femme, regards d'hommes*, Paris, Nathan.
- _____ (2005), « Le corps dans tous ses états. Corps visible, sensible, corps secret », dans Christian Bromberger *et al.*, *Un corps pour soi*, Paris, PUF : 67-88.
- Kitabki, Sylvène, et Isabelle Hanifi (2003), « Introduction. La sociologie et le corps. Généalogie d'un champ d'analyse », dans Laura Ciosi-Houcke et Pierre Magali (dir.), *Le corps sens dessus dessous. Regard des sciences sociales sur le corps*, Paris, L'Harmattan : 21-67.
- Le Breton, David (1985), *Corps et Société*, Paris, Librairie des Méridiens.
- _____ (1992), *La sociologie du corps*, Paris, PUF.
- _____ (2000), *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF.
- _____ (2005), « Le corps, la limite : signes d'identité à l'adolescence », dans Christian Bromberger *et al.*, *Un corps pour soi*, Paris, PUF : 89-114.
- Le Breton, David, *et al.* (2002), *L'Adolescence à risque*, Paris, Autrement.
- Lepoutre, David (2001), *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.
- Mardon, Aurélie (2006), *La socialisation corporelle des préadolescentes*, thèse de doctorat, sous la direction de Martine Segalen, université de Paris X-Nanterre.
- Marlière, Éric (2005), *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun?*, Paris, L'Harmattan-INJEP, coll. « Débats Jeunesses ».
- Mucchielli, Laurent (2004), « Violences et délinquances des jeunes », dans Catherine Pugeault-Cicchelli, Vincenzo Cicchelli et Tariq Ragi (dir.), *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, PUF : 83-97.
- Pagès, Michèle (2001), « Corporéités sexuées : jeux et enjeux », dans Thierry Blöss (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF : 219-240.

- Shilling, Chris (1993), *The Body and Social Theory*, Londres, Sage.
- Singly, François de (2002), « La "liberté de circulation". Un droit aussi de la jeunesse », *Recherches et prévisions*, n° 67 : 21-36.
- _____ (2006), *Les adonaisants*, Paris, Armand Colin.
- Vieille-Marchiset, Gilles (2001), « Sport de rue et identité politique des jeunes », *Agora Débats/Jeunesses*, n° 23 : 115-126.
- Vigarello, Georges (2005), *Beauté féminine, beauté culturelle. L'invention de la « ligne » dans l'idéal esthétique*, dans Christian Bromberger et al., *Un corps pour soi*, Paris, PUF : 139-151.
- _____ (2006), « S'entraîner », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.) (2005-2006), *Histoire du corps*, Paris, Seuil : 163-197.

LE TEMPS DES INITIATIONS

Le premier baiser

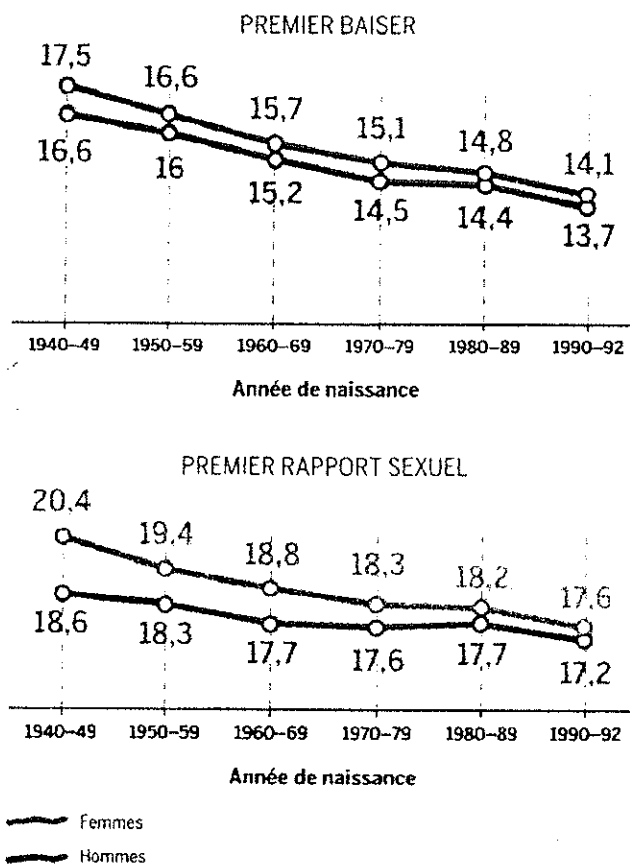
Des années plus tard, nombreux sont ceux qui se souviennent encore du premier baiser sur la bouche et peuvent le dater aussi précisément que le premier rapport sexuel. Depuis le milieu du xx^e siècle, l'âge du premier baiser s'est considérablement abaissé pour devenir, aujourd'hui, une des expériences marquantes des « années collège » : en 3^e, près de

in BECK François, MAILLOCHON Florence, OBRADOVIC Ivana, Adolescences?, Eds Bélin, 2014, p- 54-61

80 % des adolescents en ont déjà fait l'expérience. Les jeunes peuvent échanger des baisers dans un cadre ludique, en guise d'entraînement technique à la pratique, mais le baiser « amoureux » apparaît avant tout comme un préliminaire et un marqueur de l'éclosion d'une relation dont l'attente peut parfois être anxiogène. La précocité du premier

baiser n'entraîne pas nécessairement une plus grande précocité sexuelle : les flirts fondés sur l'échange de baisers, parfois très ostensibles, ne s'accompagnent pas forcément de relations intimes plus poussées. Ces relations amoureuses peuvent être durables (plusieurs mois), ou plus labiles, se faisant et se défaisant au cours des soirées. ●

ÉVOLUTION DE L'ÂGE MÉDIAN DU PREMIER BAISER ET DU PREMIER RAPPORT SEXUEL DEPUIS 1940*.



* Âge où 50 % de la classe d'âge considérée a déjà embrassé quelqu'un sur la bouche ou eu un rapport sexuel.

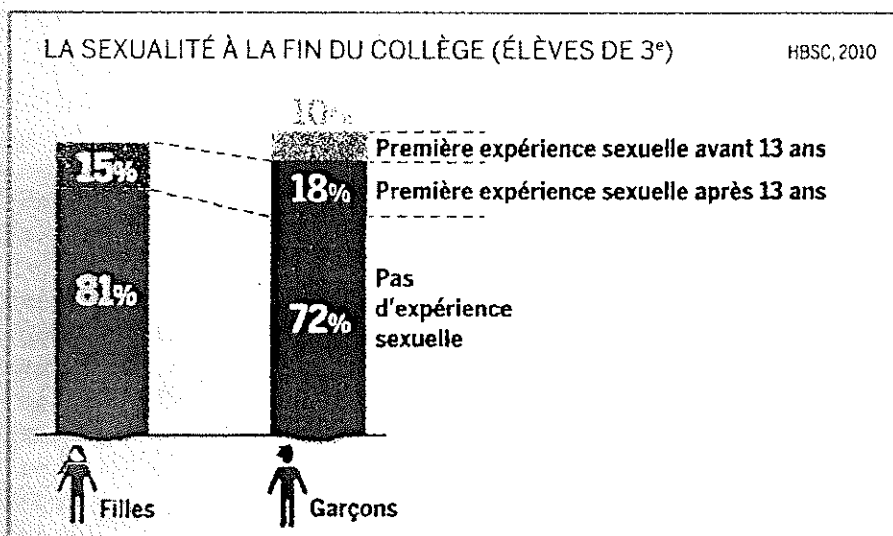
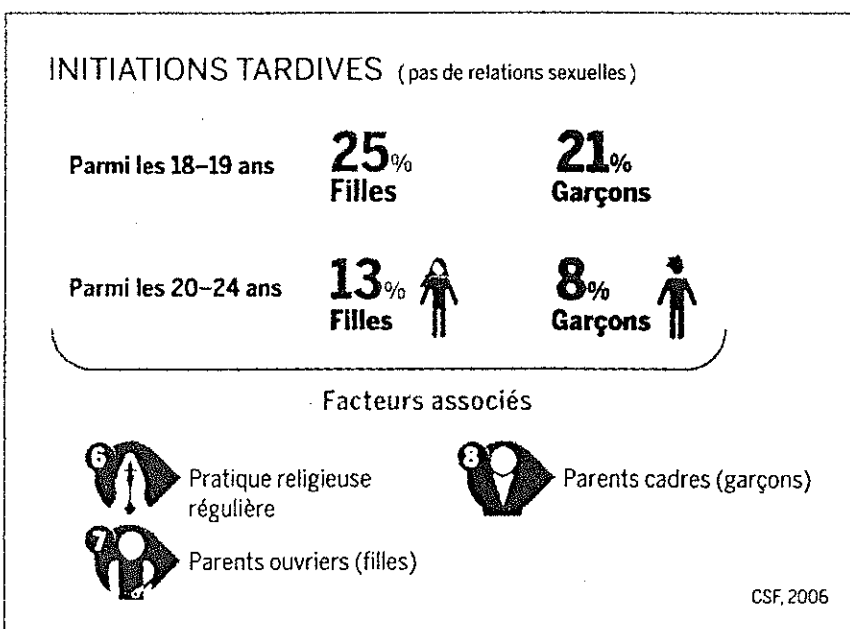
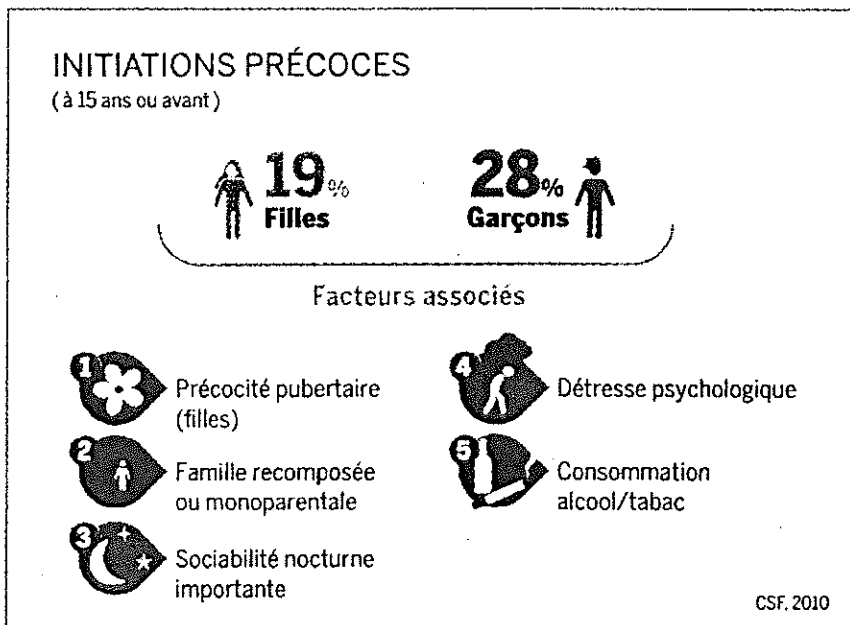
CSF, 2006

Le premier rapport sexuel

Les adolescents actuels ne sont pas plus précoces que leurs parents : depuis une trentaine d'années, l'âge médian du premier rapport sexuel se situe entre 17 et 18 ans. La proportion de jeunes qui ont eu des rapports avant 15 ans ne s'est guère modifiée. Par rapport aux générations précédentes, c'est surtout le nombre d'initiations tardives (au-delà de 20 ans) qui a largement diminué. Les lycéens s'initient presque tous au cours de leur scolarité de fin de secondaire. C'est parmi les adolescents qui quittent le système scolaire à 16 ans ou suivent des filières de formation professionnelle que se trouvent le plus de précoces ou de tardif/ves. Loin du modèle des années 1960 de la « nuit de noces », l'initiation sexuelle se déroule sur plusieurs années, au gré de relations de plus en plus poussées avec des partenaires successifs. Le premier rapport sexuel s'inscrit toutefois majoritairement dans une relation longue et amoureuse, en particulier pour les filles : 66 % des adolescents ont leur première expérience avec une personne dont ils sont amoureux et qu'ils connaissent depuis près d'un an et demi en moyenne, seulement 2 % avec une personne rencontrée le jour même. ●

Des expériences brèves et intenses

Les adolescents aspirent parfois à la quête d'un « amour pour la vie », mais ils sont aussi mus par l'envie, voire l'injonction, de s'amuser, de vivre une parenthèse dégagee des responsabilités et des pesanteurs des relations conjugales adultes. La relative brièveté des relations adolescentes ne doit pas conduire à sous-estimer leur importance : la nouveauté des sentiments partagés accroît souvent leur intensité et les jeunes peuvent faire en quelques jours l'expérience de la passion et de sa destruction. Les adolescents entretiennent souvent une position ambivalente par rapport aux relations des adultes. Le couple parental constitue rarement un modèle, mais les jeunes déclarent souvent « être en couple », un vocabulaire que Facebook a sans doute contribué à réactiver. Ils cherchent ainsi une reconnaissance du sérieux de leur propre expérience tout en rejetant le formalisme ou le conformisme attribué aux adultes. La plupart sont attachés aux principes d'exclusivité et de fidélité inspirés du modèle conjugal, mais transposés dans des relations à la temporalité plus réduite. •



EN BREF

Parmi les élèves de 3^e ayant déjà eu un rapport sexuel, 1,2 % des garçons et 2,8 % des filles n'avaient pas envie de leur premier rapport.

Dans 70 % des cas, le premier rapport sexuel a lieu dans l'appartement des parents, d'un des partenaires ou dans un appartement prêt.

L'APPRENTISSAGE DE RÔLES SEXUÉS

Les pratiques changent, les stéréotypes restent

Contrairement à l'époque de leurs grands-parents, où les femmes étaient initiées en moyenne deux ans plus tard que les hommes, adolescentes et adolescents actuels connaissent leur première expérience sexuelle au même âge. Cependant, la représentation d'une sexualité différente pour les hommes et les femmes demeure fortement ancrée dans les mentalités, y compris chez les jeunes : la performance sexuelle reste associée au masculin, les sentiments au féminin. Dans ces conditions, les filles se déclarent toujours plus amoureuses que les garçons et investissent plus sérieusement et plus durablement leur liaison : entre 18 et 24 ans, les femmes sont plus souvent engagées avec leur premier partenaire (13% contre 4% chez les hommes) et elles ont plus souvent expérimenté la vie en couple (50% contre 30%). La sexualité des femmes, et en particulier leur initiation, se fait donc suivant un modèle « conjugal », même lorsqu'il n'est pas explicitement revendiqué. Des différences importantes se manifestent toutefois en fonction des milieux sociaux. La sociologue Isabelle Clair a montré que les jeunes ruraux des classes populaires s'installent généralement plus vite en couple que les jeunes des classes moyennes et supérieures (dont les relations sont plus volontiers maintenues en suspens pendant la longue période de leur scolarité), et que les jeunes des classes populaires en cité urbaine (dont la vie amoureuse doit être clandestine). •

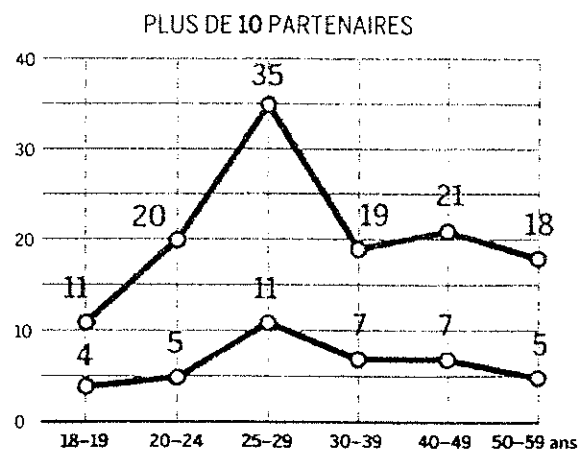
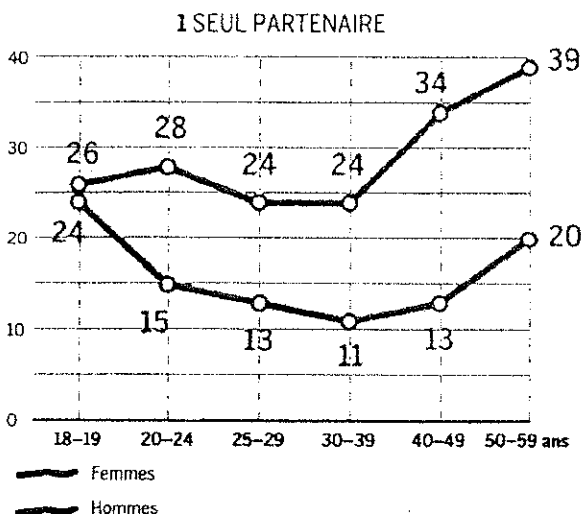
Les filles ont encore « une réputation à tenir »

Il semble plus difficile pour les jeunes femmes d'assumer des désirs sexuels dissociés du cadre classique d'une relation amoureuse. Les jeunes filles ont encore une « réputation » à tenir. Sans doute est-ce l'une des raisons pour lesquelles leur nombre de partenaires est inférieur à celui des hommes. Les garçons semblent comptabiliser absolument toutes les partenaires avec lesquelles ils ont eu le moindre échange sexuel, tandis que les filles ne retiennent que les partenaires « importants », ayant quelques réticences à avouer de simples aventures. •



Les filles de moins de 20 ans énoncent en moyenne **deux fois moins** de partenaires « sans importance » que les **garçons**.

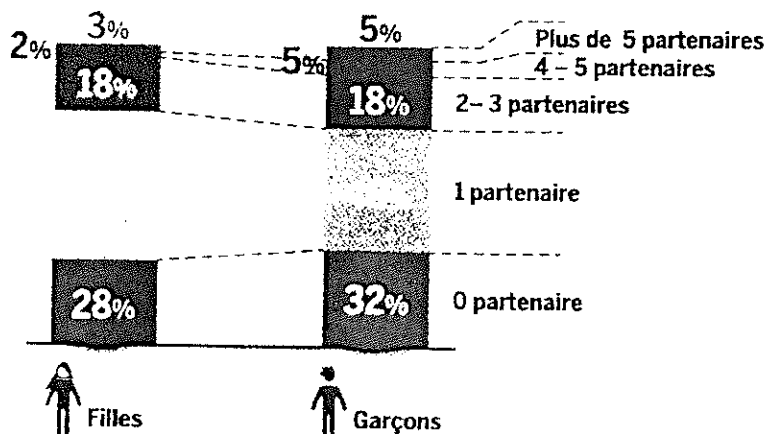
UN PARTENAIRE VERSUS PLUS DE 10 PARTENAIRES AU COURS DE LA VIE : ÉVOLUTION SELON LES TRANCHES D'ÂGE



CSF, 2006

COMBIEN DE PARTENAIRES SEXUELS DANS L'ANNÉE CHEZ LES 18-19 ANS ?

CSF. 2006



TÉMOIGNAGE

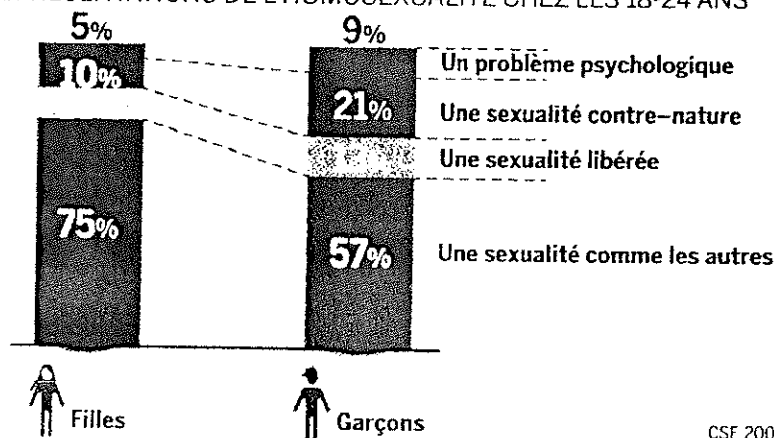
ISABELLE CLAIR
Chargée de recherche au CNRS

La « pute » et le « pédé »

« L'étude des insultes révèle combien l'ordre du genre, décrétant un lien nécessaire entre l'appartenance exclusive à un groupe de sexe et un certain type de sexualité, organise la vie des jeunes bien au-delà de la question de leur moralité sexuelle. Traiter une fille de « pute » ou un garçon de « pédé » sanctionne rarement la pratique sexuelle débridée de la première ou l'homosexualité du second : il s'agit plus souvent de (dé)classer l'une et l'autre à l'intérieur de leurs groupes de sexe respectifs, pour des motifs très divers (ne pas avoir de père/de grand frère, ou prendre le train seule le soir quand on est une fille, ne pas aimer le sport ou appartenir à une bande rivale quand on est un garçon), jusqu'à les en exclure - le « pédé » n'étant pas considéré comme un garçon digne de ce nom. » •

Pour aller plus loin : Clair Isabelle, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora* n° 60, 2012, pp. 67-78.

REPRÉSENTATIONS DE L'HOMOSEXUALITÉ CHEZ LES 18-24 ANS

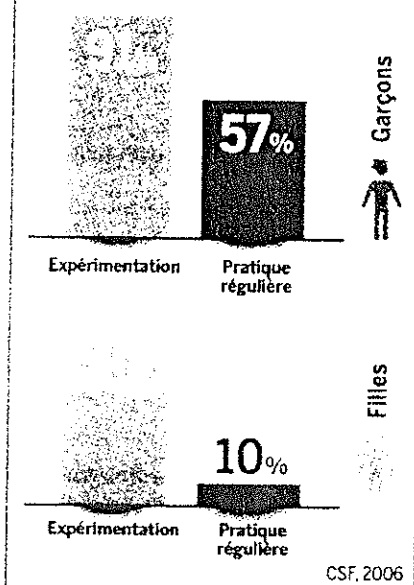


CSF. 2006

Les relations avec des personnes de même sexe

Les jeunes femmes (de 18 à 24 ans) se montrent nettement plus tolérantes que les hommes envers l'homosexualité. Elles énoncent plus facilement leur attirance pour des personnes de même sexe (7,4 %) que les jeunes hommes (4,8 %), qui se déclarent souvent plus tardivement. Les jeunes femmes sont aussi plus nombreuses que les hommes à avoir eu une expérience homosexuelle au cours de leur vie (4,8 % contre 3,4 %), un écart qui se réduit après 25 ans. •

LA MASTURBATION CHEZ LES 18-19 ANS



CSF. 2006

La masturbation, un tabou féminin

La masturbation est une pratique que la grande majorité des garçons assume comme telle. Toutes les enquêtes depuis 1992 indiquent qu'elle est beaucoup moins dicible pour les femmes. La sexualité féminine, attachée dans les représentations sociales à un contexte relationnel et affectif, ne peut aisément se dire dans un cadre solitaire qui renvoie principalement au plaisir physique. Si, vingt ans plus tard, les femmes sont plus nombreuses (+ 20 points) à déclarer ce type d'expérience, leur niveau de pratique demeure bien inférieur à celui avancé par les hommes. •

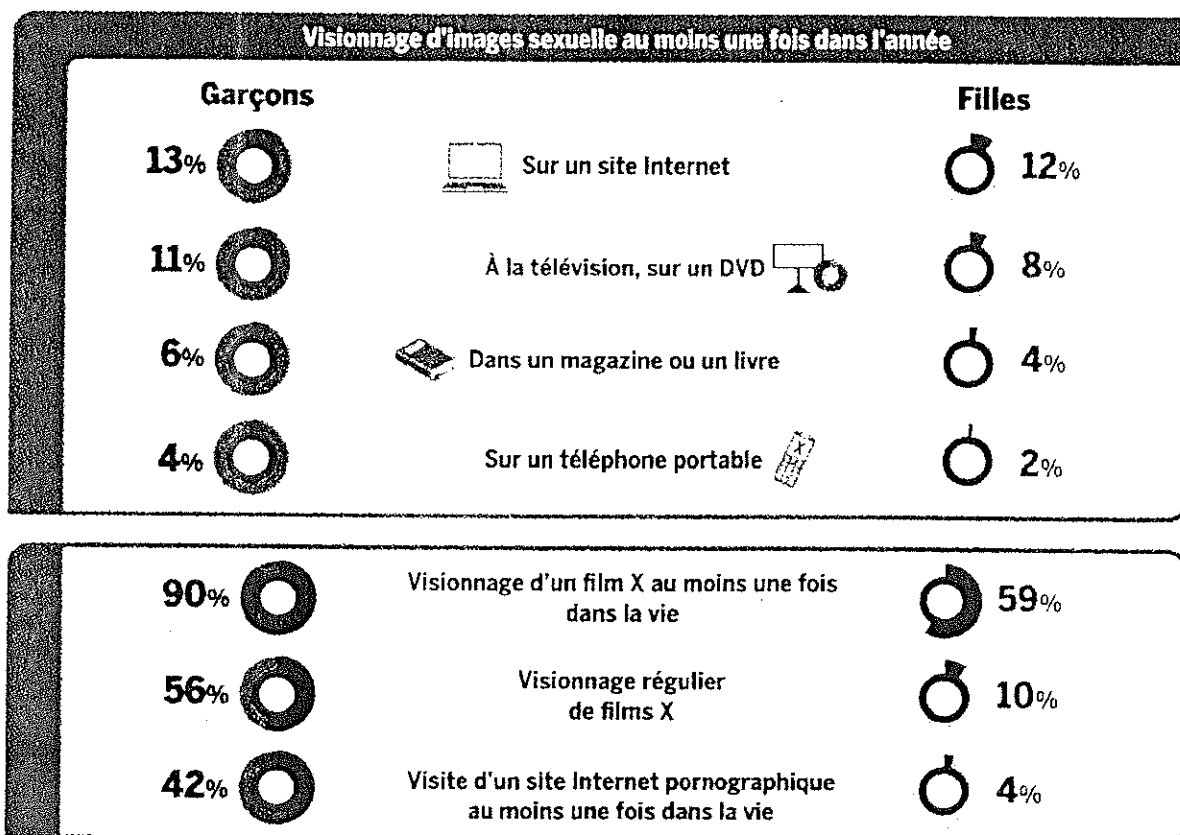
LES IMAGES DE LA SEXUALITÉ

Le porno sur Internet : une influence surestimée ?

Le sociologue Florian Voros rappelle que la mobilisation contre la pornographie sur Internet se fait principalement au nom de la protection de la jeunesse, à l'instar de la lutte contre la démocratisation de la carte postale érotique dans les années 1900 ou contre les cinémas X et les sexshops dans les années 1970. De nombreux rapports officiels dénoncent les effets néfastes de la pornographie sur Internet, l'accusant de contribuer au « relâchement » dans les comportements sexuels et à une baisse de vigilance à l'égard du sida, de renforcer les stéréotypes sexistes, d'alimenter l'absentéisme scolaire, etc. Il n'y a pourtant pas de preuves empiriques de tels liens. Même si l'exposition aux images pornographiques est évidemment répandue, l'initiation sexuelle n'est pas plus

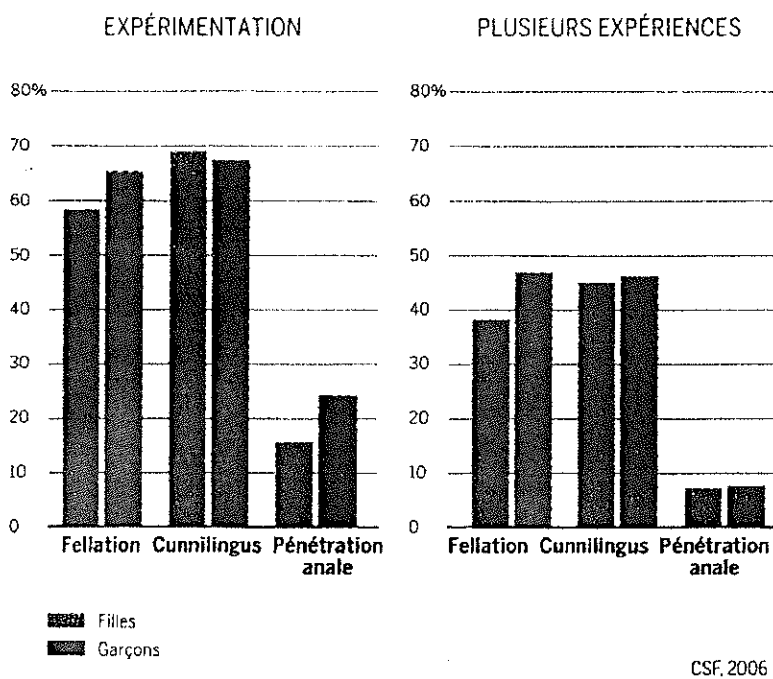
précoce aujourd'hui et les failles dans la contraception ou la prévention des IST n'ont pas augmenté au cours des 20 dernières années. Les images pornographiques pourraient cependant avoir un effet sur le répertoire des pratiques sexuelles des jeunes, qui semble s'être élargi. Les recherches sociologiques sur les médias montrent que ces derniers n'exercent pas, de manière générale, une influence directe et monolithique sur les comportements, et que leur réception passe toujours au prisme critique des individus. La pornographie n'impose pas d'elle-même un modèle du genre. Les clichés sexistes qu'elle véhicule ne se diffusent que dans la mesure où ils sont relayés, à un autre niveau, par d'autres institutions « prescriptives » (par exemple l'école, la famille, le groupe des pairs, etc.). ●

LE VISIONNAGE D'IMAGES PORNOGRAPHIQUES CHEZ LES JEUNES



Enquête Eukidsonline, 2011

LE RÉPERTOIRE DES PRATIQUES SEXUELLES DES JEUNES DE 18-19 ANS



Des lettres galantes aux sextos

Sur Internet ou par mobile, les jeunes peuvent s'envoyer des images à caractère pornographique. Selon le sociologue Jocelyn Lachance, ces échanges sont l'occasion de tester certaines limites, au sein du groupe de pairs et au-delà. Malgré une certaine désinvolture, la plupart des jeunes parviennent à jouer avec la frontière entre réprobation et reconnaissance que la publication de telles images peut susciter autour de soi. C'est dans ce contexte que peut se comprendre l'échange de sextos (messages à caractère sexuel). Dans les relations intimes, les images sont de plus en plus utilisées pour faciliter la rencontre avec l'autre, lui dévoiler ses sentiments ou ses désirs, plus aisément qu'avec les mots. Le visuel (MMS) vient palier les faiblesses de l'écrit pour exprimer des émotions délicates. •

Apprendre la maîtrise des représentations du soi

Au sein d'une relation, les sextos sont relativement bien maîtrisés par les correspondants. Les problèmes surviennent quand ces images sont extraites de leur registre intime et utilisées dans un autre contexte. À chaque nouveau partenaire, les jeunes s'exposent à un détournement des images confiées. Rendre publiques des images privées ne viole pas seulement l'intimité de l'adolescent, mais remet aussi en question son identité et sa réputation dans l'ensemble du réseau amical. La violence de cette humiliation est généralement redoublée par celle du sentiment de trahison amoureuse. D'une manière générale, le risque pour les jeunes vient de la difficulté à faire la part des choses entre ce qui relève de l'intime et ce qui relève du public, à un âge mais aussi à une époque où les frontières évoluent rapidement. Il semble donc particulièrement important de développer leur sens critique à l'égard de la maîtrise des représentations de soi. •



CONTRACEPTION ET GROSSESSES ADOLESCENTES

Des rapports globalement bien protégés...

Le premier rapport sexuel est relativement bien protégé. Le préservatif est utilisé dans 85 % des cas depuis la fin des années 1990 pour les moins de 20 ans, parfois couplé avec l'utilisation d'un contraceptif oral. L'absence de préservatifs se justifie souvent par une bonne connaissance du partenaire (depuis plus de deux ans). Elle se produit aussi dans les relations les plus déséquilibrées du point de vue de l'âge ou de l'expérience des partenaires.

Avec l'âge et l'expérience sexuelle, le recours à la pilule orale est de plus en plus important, ce qui ne limite pas l'usage du préservatif lors des premiers rapports avec un nouveau partenaire. Néanmoins, une proportion non négligeable d'adolescents n'utilise aucune protection lors de leurs rapports : dans la majorité des cas, des jeunes les moins diplômés et dans des situations sociales et économiques difficiles. ●

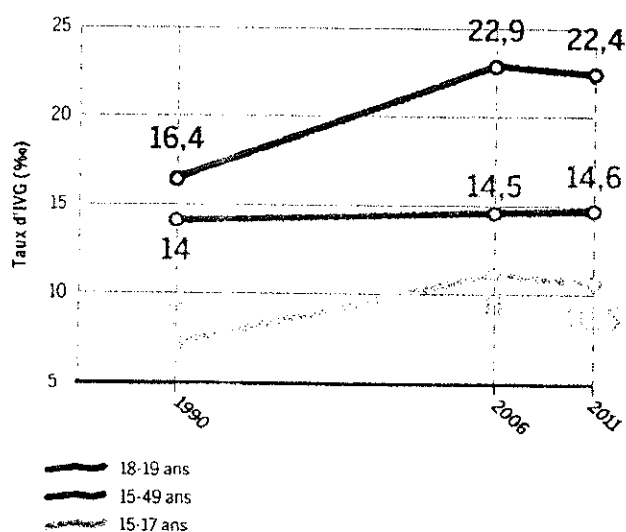
LES MOYENS DE CONTRACEPTION UTILISÉS LORS DU DERNIER RAPPORT SEXUEL

Données recueillies chez les élèves de 3^e



HBSC, 2010

LA FRÉQUENCE DES IVG EN FRANCE



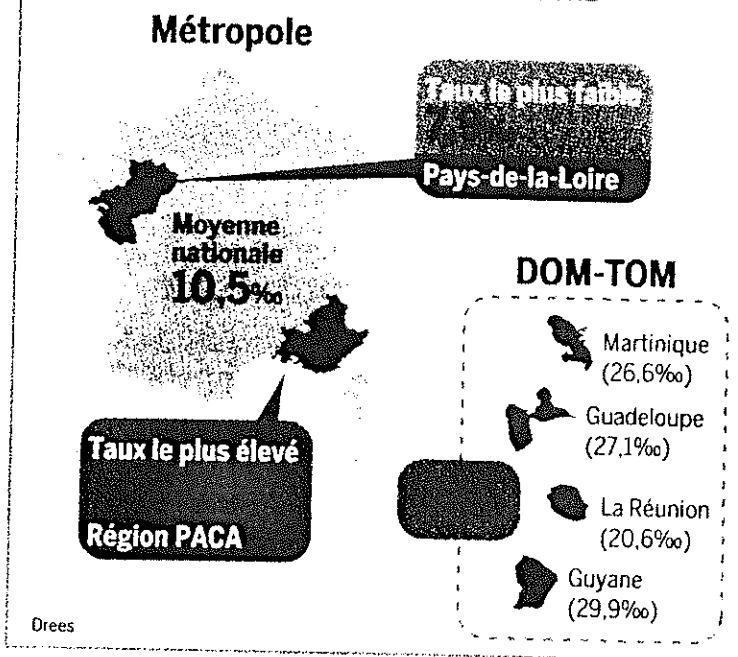
La grossesse, plus stigmatisée que l'IVG ?

Alors que jusque dans les années 1960, la sexualité adolescente, et en particulier celle des filles, était considérée comme une forme de déviance sociale, elle est désormais relativement bien acceptée. C'est la grossesse adolescente qui apparaît difficile à tolérer socialement en 2014. D'abord envisagée sous l'angle du risque médical, elle est aujourd'hui abordée comme un risque psychosocial justifiant d'encadrer la sexualité des jeunes et en particulier le corps des femmes. La grossesse adolescente est ainsi pensée comme un handicap social pour les enfants et les futures mères qui vivent souvent déjà une situation de dénuement social et affectif que la grossesse révèle plus qu'elle ne provoque. ●

Un taux de conception stable chez les moins de 20 ans

Depuis 20 ans, le taux de conception chez les moins de 20 ans (grossesses + IVG) est resté stable. Le taux d'IVG a augmenté chez les 16-24 ans entre 1990 et 2006, se stabilisant depuis, mais en même temps, le taux de grossesses de jeunes femmes est passé de 39 ‰ en 2000 à 34 ‰ en 2009. Une étude de 2007 sur les IVG pratiquées avant 19 ans montre qu'elles s'expliquent dans quatre cas sur cinq par une grossesse non désirée. Celle-ci est plus le fait d'un défaut de contraception (66 % des cas) que son absence (34 % des cas). Les mineures ayant recours à l'IVG ont plus souvent quitté le domicile parental ou le système scolaire que les autres. Néanmoins 83 % d'entre elles sont encore scolarisées et 89 % vivent toujours en famille. •

LE TAUX DE RECOURS À L'IVG CHEZ LES MINEURES EST TRÈS VARIABLE D'UNE RÉGION À L'AUTRE



UNE HISTOIRE

Les « Teen Moms »

Aux États-Unis, les grossesses adolescentes constituent un problème social majeur. Sous l'effet du développement de plans d'action en matière d'éducation et de contra-

ception et de campagnes stigmatisant la jeune mère célibataire, le taux de grossesse des mineures est passé de 60 ‰ à 40 ‰ entre 1991 et 2010. En 2011, le film français de Delphine et Muriel Coulin *17 filles* s'est inspiré d'une histoire vraie : 17 lycéennes américaines ont décidé de devenir enceinte à la suite d'une de leur amie qui a gardé son enfant pour échapper à une vie jugée toute tracée. De fait, pour certaines adolescentes vivant dans un contexte socio-économique défavorisé, la maternité pourrait fonctionner comme un rite de distinction, leur redonnant une fonction et une utilité sociales.



Image tirée du film *17 filles* (D. et M. Coulin, 2011).

EN BREF

45 %
des jeunes filles déclarent avoir décidé d'une IVG seule

46 %
l'ont décidé en concertation avec leur partenaire ou leur famille

se sont vu imposer ce choix

LA PILULE DU LENDEMAIN CHEZ LES 15-19 ANS

Au moins une fois dans l'année

2005	2010
18,6 %	20,5 %

À plusieurs reprises au cours de l'année

2005	2010
3,3 %	